

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 34

Artikel: Est-ce qu'ils s'amuse ?
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

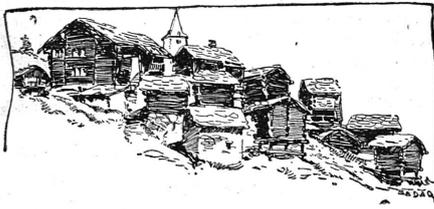
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1922 pour

2 fr. --

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



EST-CE QU'ILS S'AMUSENT ?

VRAIMENT s'amusent-ils, ceux qui vont en villégiature ? Voilà une question à laquelle le il n'est pas aisé de répondre de but en blanc. Ils se font du bien, soit. L'air de la montagne ou celui de la campagne, les grandes promenades ou les ascensions émotionnantes, les longues somnolences dans les chaises longues, dans l'herbe parfumée ou sur la moutonneuse mousse des forêts, enfin et surtout la tranquillité d'esprit, loin du souci quotidien des affaires, dont il faut savoir s'affranchir, ont bien leur valeur reconstitutive de la santé et de la vigueur affaiblies des citadins fatigués, éprouvés par les préoccupations et les tracassés de l'existence qui, en ce temps de crise, vous poursuivent impitoyablement. Un autre élément, mais moins certain, celui-là, c'est le soleil. Ah ! coquin de soleil, est-il quinteux, particulièrement cette année. Pour un rien, il boude derrière les nuages qui, trop souvent en pleurent de dépit. Et en avant les parapluies et la « pataugeade ». Ou bien il faut rester grelottant, cloîtré derrière la fenêtre à regarder tomber la pluie et « dégouliner » les toits, ou encore relire pour la dixième fois quelque revue cinquantenaire ou quelque roman démodé déniché dans la bibliothèque de la maison. Ah ! si, il y a encore un autre moyen de se distraire, c'est d'envoyer à ses parents, à ses amis, des cartes postales illustrées auxquelles on ajoute deux ou trois mots très difficiles à trouver, car, sottement, ou presque toujours on a la prétention de vouloir faire de l'esprit. Le meilleur esprit n'est-il pas celui qu'on ne fait pas ?

Durant tout l'hiver, au coin de la cheminée ou les pieds sous la table, on s'ingénie à découvrir pour l'été suivant un lieu de villégiature. On manque généralement la bonne piste. On consulte les guides, les cartes géographiques. Chacun se croit obligé de vous dire son avis, c'est-à-dire de vous donner un conseil, le bon. « Mais allez donc là, c'est délicieux ; on y est à merveille ! » — « Mais allez donc ici, un petit paradis, et pas cher, pas cher du tout ! » Et patati et patata.

Le printemps vient ; on flaire déjà l'été. La recherche continue de plus belle. Le moment venu de se décider, on se décide. On écrit, on débat le prix ; ça ne va pas toujours tout seul. Enfin, on conclut.

Alors, une semaine avant le départ, c'est à la

maison, au bureau, au magasin, une fièvre intense. Il s'agit de mettre tout en ordre avant de mettre la clef sous la corniche ; on ne sait ce qui peut arriver. Quelques-uns se hâtent de payer leurs fournisseurs, d'acquiescer leurs impôts. Ce n'est pas ce qu'ils font de plus mal, s'il est vrai que qui paie ses dettes s'enrichit. Car ça coûte une villégiature. Il est vrai qu'on s'en console en disant qu'il vaut mieux aller chez le boulanger et le boucher que chez le médecin et le pharmacien, car on a la certitude qu'au retour on pourra se passer de ces deux derniers.

La veille du départ, le logis est sens dessus dessous, le vestibule est encombré de malles, de valises, de sacs de toutes formes. Monsieur s'agite, Madame a ses nerfs, les enfants, impatients, les harcèlent.

— Mais tu vas nous faire manquer le train !
— Enfin, tu es drôle, il me faut bien emporter tout ce dont j'ai besoin !

— Ce diable de commissionnaire ne vient pas chercher ces colis ! Que fait-il donc ?

Le commissionnaire arrive ; il place sur sa charrette en les heurtant aux murs ou à la rampe les caisses et les valises.

— Mais faites donc attention, vous allez briser tout ce qui est là-dedans !

Enfin, on part. Quand on a fait cinquante pas dans la rue :

— Dis-moi, as-tu bien fermé la fenêtre du cabinet ? demande Madame à Monsieur.

— Mais oui, mais oui, ne t'inquiètes pas.

— Et le robinet du gaz ?

— Ah ! ça, c'est ton affaire.

— Mais j'ai cru que tu t'en occupais.

— Ah ! les femmes, les femmes !

Monsieur revient sur ses pas afin de tranquilliser les inquiétudes de Madame et les siennes propres.

— Allez toujours à la gare, et toi Etienne, prends les billets. Des troisièmes, on n'a plus le moyen de voyager en seconde.

* * *

On arrive à destination. On s'installe tant bien que mal. Malgré que Madame avait emporté de chez elle, pour Monsieur, pour elle et les enfants « tout ce dont elle a besoin », elle n'a pas la moitié de ce qu'il lui faudrait. Et puis les lits sont durs, et celui de Monsieur est trop court. Et il pleut souvent ; que voulez-vous, on ne fait pas le temps. Il fait froid ; il faut prier un parent, un ami ou un voisin resté à la ville, de nous envoyer des couvertures et des vêtements supplémentaires. Et ces maudits « cousins » ; on est dévoré ; on passe sa soirée à se donner des soufflets, et se les donner soi-même n'est qu'une demi-consolation. La peste de « cousin » est écrasé — encore n'est-ce pas très sûr — mais il a eu le temps de faire son œuvre. C'est la période des démangeaisons qui commence. On se gratte, on se gratte. Ce qu'on se gratte ! Ça ne fait qu'augmenter la douleur.

Pour le retour, voir branle-bas du départ. Il y en a pour une semaine ou deux de remue-ménage. Qu'importe, on s'est muni de santé pour tout l'hiver. C'est l'important.

Mais là, vraiment, s'amusent-ils ?

Oh ! ce qu'on est bien chez soi !

J. M.



TATADZENELHIE

TATADZENELHIE, lo valet à la felhie à la Luise à Campouta, l'étai dein ti se z'état. Po pllie eimbétâ que li, cein se pâo pas. Peinsâ-vo vâi : l'avâi duve bou'n'amié : la Toinette à Sandron et la Claire à la Percha. Bin galéze tote duve, avoué dâi évortolhion derrâi lè z'orolhie et lo cotson et pu dâi grellhie de pi tote petioute que bussavant dâi tsambette de damuzalle que l'étant et qu'on vayâi dézo lau greдон cou, qu'arrevâve davau dâi dzênâo. Lè z'amâve tote parâire lè duve, la Claire et la Toinette et cein lâi gravâve de droumî rein que de peinsâ la quina voliâve laissi. Lè veré assebin ! Betâ-vo à sa plliée. N'âi-vo jamé z'u marchandâ duve modze ein on iâdzo, dau mîmo prix et que sant de qualitâ tote duve, avoué ti lè signo dâo laci ? Quemet faut-te châidre ? Eh bin ! Tatadzenelhie ètâi lo mîno afféré avoué se modze ...na ! avoué se fè-malle.

L'avâi coudhi dèmandâ conset à son frère Tiudelotta. Mâ Tiudelotta ètâi oncora mé tatadzenelhie que li. Tot cein que l'a su lâi dere, lè cein :

— Mârye z'ein iena, laquinna que sâi, et dein onn' annâie, quand sarî on bocon pe vilhio, mârrieri l'autra. Dinse, quemet sarant âo mîmo étrabillio, on porrâ tsandzi se on vâo. Lâi arâ pas fauta de certificat.

Faut vo dere que Tiudelotta l'avâi la tita on bocon herboila et se crayâi que po lè fenne l'è-tâi quemet po lè bite à corne, et que, rein qu'avoué on certificat de l'inspetteu, on pouâve tsandzi.

Adan, po ein fini, Tatadzenelhie châote onna vèprâ de pichve vè lo pètabosson que trézâi lo fèfè à sa tchivrà. Lâi raconte cein que se passâve et lâi dit à la fin dâi fin :

— Dite-vâi, ne porrè-io pas lè maryâ tote lè duve, la Toinette et la Claire ?

— Mâ, cein se pâo pas, gros Tatidjan !

— Quemet ? Sè dit bin dein la Bibllia que clli Jaco — que sè valet l'avant veindu lau frère quasu po rein — que clli Jaco l'avâi duve fenne. Et clli râi Salomôn que l'ein avâi pè ti lè câro ! Mé l'è prau pedance po ein hivernâ duve.

— La loi défeind d'ein maryâ duve ein on iâdzo.

— Oh ! se la loi vâo corredzi la Bibllia, faut pas ître mau l'èbahia que lè z'affère l'aulant de bezinguié. Dinse, ne pu pas lè maryâ lè duve ?

— Na.

— Eh bin ! ie preingno la Claire et pu, dein onn' annâie mon frère Tiudelotta preindra la Toinette.

Dinse de, dinse fé. Tatadzenelhie l'a maryâ la Claire et l'a pliorâ tota la dzornâ po cein que pouâve pas lè z'avâi lè duve.

Oh ! ah ! ah ! atteinde-vovâi ! Lè du z'ora ein lè que lè z'affère l'ant tsandzi. La Claire l'a bin su fère. L'a menâ lo pouro Tatadzenelhie pè lo bet dâo nâ et n'ètâi pe rein qu'on domestiquo : ti lè matin, l'homme dèvessâi lâi apportâ son écouteletta de café âo lhi, et pu apri fère pè l'ottô,